



L'atelier

A partir du moment où l'objet, quelque'il soit, se glisse sur ma toile, c'est que, secrètement enfouie en moi, quelque expérience cherche à revivre. Si, par exemple, tant m'émeuvent la pénombre apaisante d'une nef gothique ou, vue depuis les remparts de Saint-Félix, la perspective illuminée des collines à moulins du Lauragais, c'est que je revisite des lieux qui, parfois à mon insu, sont devenus des éléments constitutifs de ma personne.

Je ne peins pas des paysages, je revis des émotions. Je ne représente pas des personnages, je suis en quête des âmes. Jamais je ne me suis peint, toujours je me suis cherché. Tel le voyageur en fin de route, de-ci, de-là, un instant je pose mes bagages à la recherche du chemin que je ne tarderai pas à abandonner et que d'avance je regrette.

SCULPTURES.



25
En parade - pin - 53x22 1980

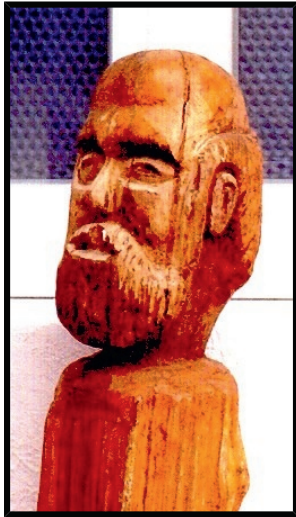


Eve - pin - 53x22 1980



Savonarolles - pin h

Extraits de «Alma mater», bloc à quatre faces, 53 et 22



Socrate- chêne – H. 46cm. 1981.



Capucin. Noyer. 52cm. 1982



Berger du Val d'Aran. Peuplier. H35



Berger basque. pin. h 27

LA DECADE DES ANNEES 80



«Chantier de radoubs, grand-bassin, Castelnau-d'Aud», huile sur bois, 78x105, 1990.

En 1990, hors le transit, rien n'avait encore changé extérieurement dans ce chantier de radoubs, le plus important du canal du midi. Mon grand-père, charpentier de marine, en fut le dernier responsable. L'emploi du métal pour les péniches chassait le bois. La famille dut abandonner ces quais qui avaient vu croître la nombreuse fratrie de ma mère et où je reviens aussi souvent que possible calfater ma carcasse intérieure.

Le canal, autrefois source d'enrichissement pour la ville, n'est plus aujourd'hui qu'un vecteur touristique exploité par des investisseurs anglais. Je suis heureux d'avoir pu le fixer sur la toile avant que ne disparaissent définitivement les derniers vestiges de son activité d'antan. Le cœur est plus fidèle que le bois, le mien n'a pu s'empêcher d'y mettre des fleurs qui sans doute n'y furent jamais. Je portais en moi ces fleurs du souvenir.



**«Les toits de La Bastide depuis le Lycée François Mauriac»,
huile sur bois, 75x53, 1986**

Ni le peintre enfermé dans son atelier, ni l'écrivain calfeutré derrière les rideaux ne sauraient sentir la force des courants alentour. Ils ne savent rien des flots de vie qui lèchent leurs pieds et ne sauraient donc parler que d'eux-mêmes ou du monde tel qu'ils l'imaginent. A tout prendre, le taxidermiste est plus fidèle au vivant qui, lui, sait de quoi il traite et qui le fait avec autant de soin que de modestie.

Il faut s'approcher des fenêtres, il faut les ouvrir, souvent, il faut se pencher au-delà de l'imposte, avec prudence, tant de tourbillons vous guettent, mais aussi avec constance, faute de quoi vous n'entendriez plus des flots ni murmures, ni tumultes et vous ne respireriez plus la senteur âcre et émouvante des remous. Vous seriez le champion des natures mortes !



«Mascaret sous le pont-de-pierre, Bordeaux», huile sur bois, 77x105, 1983.

Fort coefficient de marée, sévère sécheresse d'été sur la Dordogne, il n'en faut pas plus à cette vieille coquette de mascaret pour pointer parfois du nez jusque sous les ponts de Bordeaux. Le phénomène est rare et contre nature, il inverse les lois de la physique. Désormais, ce n'est plus le fleuve qui va à la mer, c'est la mer qui vient au fleuve.

Tel est le sens de cette toile exécutée dès mon arrivée à Bordeaux, tout y est inversé, elle nous fait lire comme de droite à gauche et en commençant par la fin. L'église Saint-Michel ne traîne plus son clocher dentelé vers l'estuaire, elle le pousse vers l'amont ! La barque qui croyait aller vers le pont se retrouvera juchée au Val d'Aran comme l'Arche sur le Mont Ararat.

Ce phénomène naturel me paraissait alors comme emblématique de la ville. Au travailleur émigré fraîchement implanté il semblait que pour saisir Bordeaux, il la fallait lire sous effet de mascaret, qu'il fallait caresser l'histoire à rebrousse-poil avant de saisir le goût et la qualité des pâtes humaines qui nous ont laissé ces superbes façades du 18^e siècles classées au patrimoine mondial de l'UNESCO. Il faut lire au travers des décors somptueux pour comprendre ce que cache ce tranquille, opulent et solennel décor.



« Chapelle sous le vent », huile sur toile, 60x60, 1980

NOTRE-DAME DES AUZILS (oiseaux).

Du vent ou du soleil, lequel ici est le plus fou ? Lequel, du vent qui se hérisse, grogne et triture tout ce qui lui tombe sous la main ou du soleil, métal en fusion qui se coule sur toutes les formes et les écrase comme masse de forge ? Mais que leur a donc fait, à deux pas de la plage, cette butte torride et torturée ?

Chauffée à blanc sous des tuiles mille fois recuites, la vieille chapelle se tord et gonfle comme pâte au four. Même les droites arrêtes s'incurvent !

Tout près, épaule contre épaule, les pins parasols, mée-debout venue du stade voisin, s'épuisent à la protéger. Leurs bras en transes jettent au gré du vent un caillebotis d'ombre mouvante et de leurs doigts acérés de peignes espagnols, cardent en vain la crinière rebelle de l'indomptable autan.

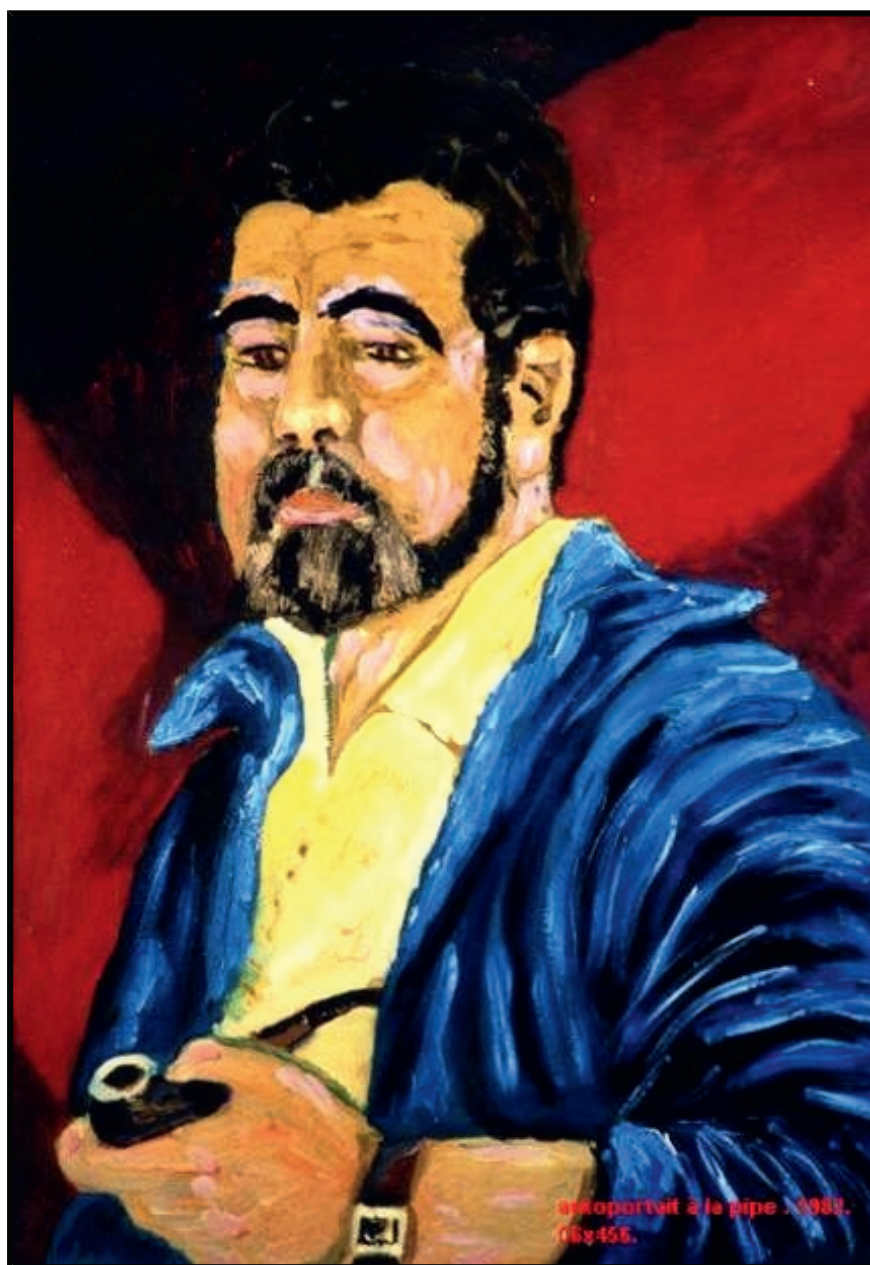
L'if a capitulé, il vit en ermite vexé. Courbé en contre-hommage, il ne voit déjà plus le ciel qui s'est retiré au plus haut.

Le "marin" dévastateur a depuis longtemps emporté les cloches du campanile. Le soleil ne pénètre plus sous le porche tout en ombres bleutées moulinées par le vent qui les bat en mayonnaise en jouant aux quatre coins par toutes les ouvertures.

En bas, sur la plage, dos tourné, le peuple lézarde. Porche et chapelle baillent dans le vide.

Le cimetière marin est désert. Sauf par temps de pluie, l'estivant l'ignore. De cimetière, il n'a de fait que le nom, vous n'y trouverez pas un squelette, tout au plus le souvenir à demi effacé de marins jadis périssés en mer dont les flots ont digéré depuis longtemps les dépouilles.

Jardin des souvenirs assoupis, cimetière des ex-voto d'espoir, lente agonie d'oubli du passé, j'aime ce lieu déserté par les hommes. Ancien gaillard d'avant, j'aime cette chapelle en poupe, fière carcasse qui n'accueille plus que les oiseaux et les âmes errantes dont le corps est en perdition. Que m'importent la rage du vent et du soleil, j'y retrouve avec joie les forces intactes de la nature.



« autoportrait à la pipe », *huile sur bois*, 56x45, 1982.

Statut, rôle, fonctions, à bas les masques sociaux qui mettent l'âme sous cloche et ne valent pas le moindre coup de pinceau.

Une solide, coutumière et modeste pipe de bruyère, lointaine racine terrestre et paysanne, solidement ancrée en main, voilà qui s'enkyste au corps et jaillit du cœur à la découverte du monde. La montre de bazar aussi solide que peu sophistiquée découpe le temps qui passe sans trop mesurer sa fuite. La tranche de vie saisie dure moins que la personne et bien moins encore que le portrait.

Au fond, le rouge de la passion intérieure chasse vers les hauteurs le noir soutenu des colères liées au spectacle de l'univers. Le jaune d'or des aspirations spirituelles perce et persiste sous le bleu profond des plis pesants de la veste de randonnée.

Les couleurs du pinceau laissent deviner l'âme enfouie qui se cherche depuis toujours, l'âme, cette part secrète que l'homme imagine n'être pas animale, cette part tellement liée au corps que lorsqu'elle lui échappe, il en meurt. « *Une âme ce n'est pas la chose d'un homme mais ce qui arrive du dehors pour vivre en lui* », disait Nizan, je crois, à l'inverse, que c'est l'homme en tant qu'être de chair qui se fait la chose de son âme dont il est tout au long de la vie les bras et les mains. Il est aussi bien souvent pour elle obstacle et limite mais sans lui l'âme ne serait pas.